

**« La géographie invisible de la ville :
l'inscription des castes dans l'espace urbain à Tananarive »**

Colloque géographie sociale de Rennes, 21-22 octobre 2004

Catherine Fournet-Guérin
Maître de Conférences à l'université de Reims

« *Il n'y a pas de problème de castes dans mon quartier. Oui, c'est vrai, il y a les Andriana (nobles), les Hova (hommes libres), et ... il n'y a pas de terme pour désigner le troisième groupe. Il y a des gens aux cheveux crépus.* ». Le pasteur d'un très prestigieux quartier de la ville historique de Tananarive tient ces propos stupéfiants, qui nient toute reconnaissance, et jusqu'à l'existence même d'une catégorie de population méprisée dans la société merina¹, les descendants d'esclaves. Cette déclaration illustre également à quel point la question des castes est considérée comme taboue pour le chercheur étranger : la plupart des Merina tiendront un discours similaire, selon lequel la question ne se pose pas. Or, il s'agit d'une réalité sociale de premier ordre, et qui plus est d'un mode d'organisation spatiale de la ville, comme des campagnes d'ailleurs. En effet, une multitude de signes indique qu'il existe une territorialisation des castes, avec des lieux interdits, et une césure spatiale majeure. On est en présence d'une société citadine qui va mal et qui tait ses divisions.

On voudrait ici montrer comment fonctionne la stigmatisation des descendants d'esclaves à Tananarive, à la fois dans une optique sociologique, relativement connue, mais aussi géographique, approche plus originale et jusqu'à présent seulement très partiellement esquissée. Il s'agit en fait de mettre en évidence une dichotomie de la ville, à différentes échelles, qui révèle un fonctionnement double et parallèle des pratiques et des représentations, ainsi qu'une perception très hiérarchisée des paysages urbains. Il semble bien que la question des « castes »² constitue la clef pour appréhender la citadinité tananarivienne.

1- Une réalité sociologique ancienne, omniprésente mais invisible...

L'inscription du système des castes dans l'espace urbain constitue une caractéristique majeure du modèle urbain tel qu'il a été développé par la monarchie merina depuis la fin du XVIII^e siècle, date de la fondation effective de Tananarive en tant que capitale. Le terme de castes a été introduit par les Européens au XIX^e siècle, par analogie simplifiée avec le monde indien connu. Or, il s'agit là d'une transposition abusive, car le système merina s'avère bien différent : il n'y a par exemple pas d'impossibilité de changer de caste, ni d'identification de l'appartenance à une caste en fonction de l'exercice de métiers déterminés. Néanmoins, plusieurs grands « groupes statutaires »³ composent la société merina traditionnelle. Au sommet de la hiérarchie se trouvent les *Andriana*, caste dotée de privilèges d'autant plus importants que le lien de parenté avec le souverain était proche, et qui pour cette raison a été

¹ Les Merina sont les habitants de l'Imerina, la région centrale des hautes terres de Madagascar, dont Tananarive est la capitale historique.

² On a choisi d'employer le terme de « caste » en dépit de son inadéquation partielle à la réalité de la société merina, car c'est bien le terme employé par les Tananariviens pour désigner le phénomène.

³ Terme plus neutre proposé par F. RAISON-JOURDE dans *Bible et pouvoir*, 1991, p. 67-68 : au terme de caste trop connoté et impropre, elle suggère de substituer celui de « groupe statutaire », tout en reconnaissant que « ce terme est critiquable à son tour, parce que trop neutre. Il existe en effet chez les Merina un solide esprit de caste. » (p. 68).

traduite par « noblesse ». On trouve ensuite les *Hova*, généralement traduits par « hommes libres ». Il s'agissait en fait d'un groupe très hétérogène, qui désignait les personnes qui n'étaient ni *Andriana* ni esclaves. Parmi les *Hova*, se trouvent de grandes familles qui ont progressivement conquis le pouvoir (Premiers ministres) au XIX^e siècle et qui jouissent aujourd'hui encore d'un grand prestige. Il existe enfin un dernier groupe, celui des esclaves ou *Andevo*, astreints à des corvées, soumis à leurs maîtres, n'ayant le droit de posséder ni terres ni tombeaux. Numériquement, les *Andevo* représenteraient la majorité absolue de la population citadine actuelle. Les deux premiers groupes, *Andriana* et *Hova*, qui constituent ce qu'on peut appeler les hautes castes, sont regroupés sous le vocable de *Fotsy*, littéralement « blanc », notamment en raison de la couleur de leur peau, souvent plus claire que celle des *Andevo*, de ce fait péjorativement qualifiés de *Mainty*, « noir ». On retiendra donc cette bipartition, certes simplificatrice mais qui présente l'avantage de la clarté, entre les deux groupes de la société tananarivienne actuelle, les *Fotsy* et les *Mainty*.

Plus d'un siècle après l'abolition officielle de l'esclavage par les Français en 1896, les *Fotsy* jouissent toujours de positions dominantes dans tous les domaines, tandis que les *Mainty* sont toujours méprisés et ostracisés. Cela se traduit par l'organisation très élitiste d'un réseau *fotsy* qui domine la société tananarivienne et en exclut *de facto* les *Mainty*.

Au-delà d'une certaine hétérogénéité qui peut rendre le phénomène complexe à appréhender, les membres de ce réseau présentent des caractéristiques communes. Toutes ces personnes sont tout d'abord alphabétisées, et surtout parlent le français, condition indispensable pour être reconnu dans la société et pour y évoluer sans contrainte⁴. Plus qu'une marque de distinction, c'est un signe de reconnaissance mutuelle, du partage d'une certaine éducation, scolaire, religieuse, et morale. Les membres du réseau s'identifient entre eux soit par relations interpersonnelles, soit par référence à des critères objectifs qui permettent de classer très rapidement tout individu, qui sont : le nom de la famille, la localisation du tombeau⁵, le plus souvent dans un rayon de trente kilomètres autour de Tananarive, et le cas échéant, le temple fréquenté.

La grande particularité de ce milieu *fotsy* est par ailleurs son extrême hétérogénéité sociale. Le niveau de vie ne constitue en effet en aucun cas un indicateur pertinent pour apprécier la place dans la hiérarchie tananarivienne. Des gens très pauvres, et nullement méprisés, en font partie, alors que des familles riches d'origine *Mainty* en sont exclues. Le pouvoir économique ne change rien au regard porté sur ceux qui ne sont pas de bonne naissance ; les nouveaux riches ne jouiront jamais d'une quelconque considération. Toutefois, les *Mainty* forment massivement un prolétariat urbain et sont confinés dans les métiers les plus subalternes.

L'essentiel du pouvoir du réseau n'est en fait ni politique, ni économique : il réside dans son existence même, à savoir dans la possibilité d'avoir recours à l'appui de quelqu'un de « connu », de se positionner comme faisant partie d'un groupe identifié et reconnu. En la matière, les différentes composantes du réseau agissent comme des groupes de pression dans les domaines qui les concernent. Le réseau des grandes familles exerce ainsi une influence culturelle considérable dans la ville ; peut-être serait-il plus exact de parler de domination. En effet, ce sont les membres de ce groupe qui forment l'opinion de la ville, qui contrôlent tous les discours de et sur la ville, à travers la presse, la télévision, ou encore les sermons du dimanche, dans une ville où les élites sont majoritairement protestantes depuis le XIX^e siècle. Ainsi, c'est ce groupe qui fournit l'image que projette la ville à l'extérieur, c'est lui qui est

⁴ La maîtrise poussée de la langue française demeure en effet la condition indispensable pour obtenir un emploi qualifié dans n'importe quel domaine.

⁵ Le tombeau est un lieu d'une importance symbolique majeure. Il est considéré comme la « terre des ancêtres », et, à ce titre, il constitue le fondement de l'identité sociale.

porteur de l'urbanité et même de l'identité de Tananarive, en ce qu'il exclut le reste de la population. On peut parler de confiscation du discours par ce groupe dominant. L'observateur étranger pressé peut passer totalement à côté de ce phénomène, car il ne rencontrera personne qui lui explique le fonctionnement réel de la société. C'est ainsi que les Merina *fotsy* ont pu forger leur réputation à l'étranger de gens cultivés, raffinés, fortement occidentalisés, caractérisés par une forte urbanité. Cette vision correspond certes à une réalité, mais n'est en aucun cas le reflet de la société tananarivienne dans son ensemble.

Le réseau se reproduit à chaque génération par des stratégies matrimoniales strictement encadrées, qui alimentent le mécanisme d'exclusion des *Mainty* du marché matrimonial *fotsy*⁶. Une mésalliance conduit souvent la personne qui a contracté un mauvais mariage à être victime d'ostracisme de la part de sa famille, voire à une rupture pure et simple. Or, avoir rompu avec sa famille signifie avant tout être exclu du droit au tombeau, ce qui constitue un sujet très sensible pour les Tananariviens *fotsy*. Se marier avec une personne d'origine *mainty* peut également se traduire par un déclassement social et économique, situation dans laquelle nul ne viendra en aide à la personne ainsi déchu.

En dehors des éléments évoqués précédemment, il existe des indices qu'utilisent les Tananariviens *fotsy* pour identifier avec certitude soit des membres de leur réseau, soit des *Mainty*, phénomène caractéristique de toute société hiérarchisée. Il s'agit tout d'abord de l'apparence physique, les *Fotsy* étant généralement caractérisés par une chevelure lisse et une peau claire, tandis que les *Mainty* ont plus souvent les cheveux crépus et une peau plus foncée. Pour beaucoup de *Fotsy*, cette question de la chevelure constitue à elle seule un critère fiable d'identification. Le langage est également source d'exclusion à Tananarive : les *Mainty*, massivement issus des classes populaires, utilisent en effet une forme d'argot qui leur est propre, lequel est ressenti comme une agression verbale par les *Fotsy* (cf. *infra*). Ceux-ci considèrent les *Mainty* comme frustrés, peu éduqués, mal élevés, grossiers. Ils dénoncent ainsi avec vigueur le parler fort des *Mainty*, leur propension à crier, notamment chez les domestiques, ainsi que leur exubérance jugée naturelle, qui s'exprime par le chant, le rire ou encore la tendance au bavardage. Au silence et à la retenue *fotsy* correspondraient ainsi le caractère bruyant et expansif des *Mainty*. La même perception se retrouve à propos de la nourriture. Selon les *Fotsy*, les *Mainty* mangeraient beaucoup, auraient un grand appétit qui confinerait à la glotonnerie. Ce rapport à l'alimentation est interprété en termes physiques : les *Mainty* seraient plus grands, plus forts, donc plus sportifs. Enfin, certaines activités désignent explicitement l'origine statutaire des personnes concernées, tant il existe une identification entre le métier et la caste. C'est le cas des musiciens et danseurs des troupes de *hira gasy* (cf. *infra*, 3) ; certaines orientations professionnelles privilégiées par les *Mainty* semblent également conforter l'image d'une place privilégiée accordée aux activités physiques. C'est ainsi qu'ils sont particulièrement représentés dans l'armée, et plus récemment dans les sociétés de sécurité qui emploient des vigiles. Toutefois, il faut se garder de toute surinterprétation : cette prétendue « tradition » liée à l'exaltation de la force physique peut tout aussi bien être considérée comme l'un des rares débouchés professionnels qui soit ouvert aux *Mainty*, sans qu'ils y soient victimes de discriminations.

La société tananarivienne est ainsi extrêmement hiérarchisée, et la place de chacun y est aisément déchiffrable par un faisceau de critères et d'indices connus de tous. Tout Tananarivien sait classer toute personne dans l'une ou l'autre des catégories, à de très rares exceptions près, si bien qu'on peut parler de société duale. Au delà de cette réalité sociale, cette hiérarchie statutaire s'inscrit dans l'espace urbain, dans son organisation comme dans les

⁶ Les petites annonces matrimoniales spécifient d'ailleurs parfois le groupe statutaire recherché ; ainsi celle-ci, relevée dans un quotidien : « JH recherche JF de famille noble. ».

pratiques et les représentations qu'en ont les habitants. Il existe une véritable géographie des castes en ville, mais, fait étonnant, cette géographie est invisible dans le paysage urbain...

2- ... inscrite dans les pratiques et les représentations de l'espace urbain : une ville ségrégée

A l'échelle de la ville : l'opposition majeure ville haute / ville basse

La territorialisation des castes dans l'espace urbain est en fait ancienne puisqu'elle date de la création de Tananarive par la monarchie merina. La ville a en effet été organisée selon une socio-topographie extrêmement rigoureuse, dont les grands traits persistent encore de nos jours, en dépit d'altérations sensibles : les castes se sont vues assigner des espaces précis dans la ville, à partir du point focal qu'était le palais royal, appelé, Rova, situé symboliquement au sommet de la colline qui domine la ville. L'espace ainsi désigné est appelé ville haute, qui est composée d'un ensemble de collines dominant une plaine marécageuse, formant la ville basse. Au sud du Rova, direction connotée négativement dans la cosmologie merina, sont placés les *Andevo*. A l'inverse, à l'ouest du Rova ont été installés les grands lignages *hova*, et au nord et nord-est les différents groupes *andriana*. Cette attribution se double d'une répartition altitudinale selon le statut : les groupes *andriana* se voient dotés des points les plus élevés, tandis qu'aux *Andevo* sont attribués des quartiers plus bas sur la colline, voire en plaine.

De nos jours, de nombreux Tananariviens conservent cette perception hiérarchique de l'espace. On préférera toujours habiter plutôt au sommet d'une colline que sur son flanc, *ambony* (en haut) que *ambany* (en bas), avoir une vue dominante sur le quartier depuis sa fenêtre, et ainsi se placer comme « le détenteur du pouvoir, plus haut placé socialement et topographiquement qui, des sommets, contemple et domine les groupes de travailleurs soumis »⁷. Ainsi, à Soavimasoandro, un homme descendant d'une grande famille *Hova* est resté imprégné de cette vision de l'espace : il évoque le temps où ses ancêtres possédaient tout le quartier, depuis le sommet de la colline où se trouve la propriété familiale, ceinte par un *tamboho*⁸, jusqu'aux rizières en contrebas. Dans ses propos, on perçoit bien l'idée de domination spatiale sur les rizières et sur les descendants d'esclaves, ainsi que la satisfaction visuelle qui découle de sa position en hauteur : c'est toujours encore un peu dominer, même s'il ne reste que des lambeaux de la vaste propriété ancestrale qui couvrait les différents types de terrains étagés. Au fil des générations, il a en effet fallu céder les terrains situés en contrebas.

De manière schématique, à l'échelle de la ville, le contraste topographique entre ville haute et ville basse recouvre largement la dichotomie ville *fotsy*/ville *mainty*. Les hauteurs sont en effet considérées comme des quartiers à très grande majorité *fotsy*, assez homogènes, à dominante aisée ou du moins de classes moyennes, même paupérisées, tandis que les quartiers de plaine sont assimilés à des zones très majoritairement *mainty*, massivement paupérisées et densément peuplées, et de surcroît insalubres car inondables. Ainsi, la hiérarchie sociale fondée sur la topographie depuis le XIX^e siècle n'a au fond peu ou prou pas évolué : ce sont toujours les *Fotsy* qui dominent les *Mainty*, socialement comme spatialement. Bien sûr, il s'agit là d'une simplification, puisque des familles *fotsy* vivent depuis toujours dans les quartiers à dominante *mainty*, et réciproquement. Toutefois, cette approche simplifiée de la géographie tananarivienne est suffisamment signifiante, en ce sens qu'elle structure les

⁷ RAISON J.-P., 1977, *Les Hautes terres de Madagascar*, p. 86.

⁸ Mur d'enceinte en terre délimitant les grandes propriétés du XIX^e siècle.

représentations qu'ont les Tananariviens de leur ville. L'étude de ces représentations met ainsi en évidence l'existence d'une ségrégation de fait, au sens d'une territorialisation des castes. Elle fait apparaître très nettement l'opposition entre ville haute et ville basse. Beaucoup de *Fotsy* ignorent tout simplement la ville basse, ne s'y rendent jamais et la craignent. Pour ces personnes, les quartiers *mainty* peuvent tout simplement ne pas avoir d'existence dans les représentations, ni bien sûr dans les pratiques. Un rejet et un mépris très profonds de ces quartiers s'expriment, qui mêlent appréciation esthétique, jugement hygiéniste et stigmatisation morale. Des propos très durs peuvent être tenus à l'encontre de la ville basse : « *Allez à Isotry⁹, où pendent en l'air les signaux du chemin de fer et où une foule frétilante s'ébat au milieu des ordures et de leur pestilence* », écrit une personnalité connue dans un magazine¹⁰.

Dans les deux quartiers historiques de la ville collinaire étudiés¹¹, les habitants ont exprimé un vif rejet de la ville basse, qu'il soit fondé sur des données objectives, sur des phobies, ou sur une véritable répulsion. Toutes sortes de propos ont été entendus, des plus lissés au plus virulents, mais qui tous traduisent à quel point la dichotomie ville collinaire/ville basse est vive dans les représentations de chacun :

- « *Les bas quartiers, c'est inhabitable : il y a les ordures, les canaux bouchés, etc.* »
- Une femme *andriana* n'aime pas les endroits où « *il y a beaucoup de monde, ceux où il n'y a pas d'arbres, où la population est trop dense* ». Les endroits dangereux, ce sont « *les bas quartiers* ». Elle ne s'y rend jamais à pied : « *je les évite au maximum* ».
- Un homme *andriana* habitant à proximité du Rova déclare : « *Tana, c'est beau vu d'ici, mais il ne faut pas descendre dans chaque quartier* ». A propos d'un autre quartier où il aimerait éventuellement habiter : « *surtout pas en ville basse !* ».
- « *Je n'aime pas ce qui est en bas, surpeuplé, où ça pue.* » (habitant d'Ankadifotsy)
- « *Je n'aime pas la populace* », « *Les gens sont brutaux* », « *Il y a trop de races, de promiscuité, d'ethnies, de problèmes de voisinage* » (habitant d'Ankadifotsy)
- « *Ma femme, elle est andriana. Jamais elle ne voudrait d'un terrain là-bas, à Andavamamba par exemple, même si on le lui donnait !* » (*Hova*, habitant de la ville haute)
- « *Isotry, Anosibe, je n'aime pas : les gens qui habitent là-bas sont des sauvages !* » (habitant de la ville haute)
- « *Les endroits je n'aime pas sont les endroits où les gens sont malhonnêtes, voleurs, bagarreurs : comme Andavamamba, Isotry, ou Antohomadinika.* » (femme de la ville haute)

Ces quelques propos relevés au cours des enquêtes et des entretiens surprennent par la virulence des termes utilisés. Quelques thèmes, récurrents, cristallisent le rejet des bas quartiers : l'insalubrité, la pauvreté, la saleté, la densité excessive de population, le bruit, le désordre, le fait qu'ils soient des repaires de bandits, et le caractère agressif, voire violent, des habitants. On mesure ici très nettement le passage d'un constat objectif à une appréciation subjective : du constat que les bas quartiers sont effectivement bas topographiquement, et par conséquent sujets aux inondations et peu salubres, le glissement vers le thème du surpeuplement est rapide, et enfin vers celui du jugement qualitatif émis sur la population. Des problèmes objectifs d'hygiène sont ainsi relus dans une perspective hiérarchique qui traverse la population tananarivienne, et plus encore interprétés comme une confirmation de cette vision hiérarchique de la société. L'examen des endroits cités comme non-aimés par les personnes interrogées confirme de manière éclatante ce constat du rejet de la ville basse : à

⁹ Isotry est un faubourg peuplé, qui cristallise les représentations négatives. Mentionner ce nom évoque à lui seul des images de violence et de pauvreté pour les Tananariviens, quelle que soit leur caste. Isotry est le symbole des quartiers repoussoirs.

¹⁰ R. W. Rabemananjara, *Revue de l'Océan Indien Madagascar*, octobre 2001, p. 6.

¹¹ Enquêtes réalisées dans le cadre du travail de thèse.

Ankadafotsy, un quartier de la ville moyenne¹², sur 53 quartiers cités comme non-aimés par les personnes interrogées, 45 concernent la ville basse, soit 85 %, le quartier très peuplé et massivement paupérisé d'Isotry représentant à lui seul 50 % du total ! De même, en ville haute, sur 64 quartiers cités comme non-aimés, 52 sont en ville basse (soit 81 %), 9 dans d'autres quartiers populaires et 3 à l'intérieur même de la ville haute (cf. *infra*).

Les élèves des classes de 7^e interrogés¹³ dans les quartiers de ville haute d'Andohalo et d'Ankadifotsy confirment les représentations des adultes. A Andohalo, la moitié des enfants citent au moins deux quartiers de la ville haute ou moyenne dans les quartiers qu'ils déclarent connaître. Mais c'est la méconnaissance de la ville basse qui est spectaculaire : mis à part les quartiers centraux, presque aucun toponyme de la plaine de l'ouest n'est cité ! On est bien en présence de deux mondes qui s'ignorent : les enfants de la ville haute ne connaissent pas la ville basse. A l'école d'Ankadifotsy, sur cent soixante-dix-sept citations totales (quartiers connus ou aimés), seules huit concernent des quartiers de ville basse, soit moins de 5 % des réponses.

Ainsi, dans leur très grande majorité, à de rares exceptions près, les habitants des quartiers collinaires historiques ont exprimé leur rejet ou leur méconnaissance de la ville basse. Ils ne s'y rendent quasiment jamais quand ils n'y sont pas contraints, ils la craignent. Tananarive est donc une ville coupée en deux, selon une hiérarchie spatiale qui recouvre dans les grandes lignes une hiérarchie statutaire. Mais le caractère imparfait de cette dichotomie doit attirer notre attention : si l'opposition n'est pas aussi schématique qu'il n'y paraît, c'est bien parce qu'elle traverse en fait chaque quartier, qu'il soit à dominante *fotsy* ou *mainty*.

A l'échelle du quartier : la territorialisation des castes et les processus d'exclusion spatiale

En effet, à l'intérieur de chaque quartier, qu'il soit en ville haute ou en ville basse, il existe des ménages qui appartiennent à des castes minoritaires dans ce quartier, et qui de ce fait, n'en sont que plus visibles, et stigmatisés quand il s'agit de *Mainty*. Ainsi, dans tous les quartiers à dominante *fotsy*, des îlots *mainty* sont identifiés avec précision par les habitants, que ce soit au niveau du lieu, du nombre de familles qui y vivent ou de leurs activités. Ce phénomène a été observé dans les quartiers enquêtés : à Ankadifotsy tout d'abord, où les membres des grandes lignées *hova* précisent bien que la population est très différente entre le haut de la colline où ils habitent, et les flancs, où se trouvent des *Mainty*. Deux personnes commentent ainsi le fait que le haut du quartier constitue une sorte d'isolat de hautes castes : « *Il n'y a pas beaucoup d'étrangers dans le quartier* », « *On est entre nous* ». On retrouve ainsi à l'échelle d'Ankadifotsy la stratification altitudinale qui est le reflet de la hiérarchie statutaire, qui fonctionne à l'échelle de la ville entière. Sur la ville haute bien sûr, ces îlots *mainty* sont également très nettement identifiés, comme l'explique avec force détails un homme, qui habite à proximité d'Andohalo, dans un quartier historiquement très prestigieux :

« Dans le quartier, il y a un secteur d'Andevo, juste au-dessus du tunnel d'Ambanidia. Il y a des problèmes de vols, mais ça s'est calmé, ils sont même propres. Il n'y a que des Andevo dans le secteur, et il n'y en a pas ailleurs, ça fait cinq toits sur 687 dans le quartier. Ce n'est pas comme à Andohatapenaka ou à Andavamamba, où il n'y a que ça. Les quartiers autour du Rova, sur la colline à l'est, on ne peut pas y aller, il n'y a qu'eux. »

¹² La ville moyenne désigne des quartiers collinaires, mais situés en contrebas de la prestigieuse colline du Rova, la ville haute.

¹³ Les résultats ont pu être cartographiés : on peut ainsi comparer des cartes par classes choisies en ville haute et en ville basse, dans lesquelles les quartiers cités par les élèves ne se recoupent quasiment pas : tout se passe comme si ils ne vivaient pas dans la même ville.

Ambaravarambato est un petit quartier auquel on accède par un raidillon dangereux, sur le flanc ouest de la colline du Rova, au sud du palais. Au bord de la route principale, en haut, se situe un îlot composé de quelques familles *mainty* ; en descendant plus bas, ce sont des ménages *andriana* qui sont installés. Entre les deux, règnent la méfiance, le mépris, et des petites tensions quotidiennes. Ainsi, habiter Ambaravarambato *ambony* (en haut) ou Ambaravarambato *ambany* (en bas) n'a pas du tout la même signification sociale. Il s'agit d'un cas rare où les hautes castes habitent topographiquement « en dessous » des *Mainty*. La raison en est tout d'abord la topographie du lieu : le haut du quartier est beaucoup plus dangereux car sujet aux glissements de terrain. De plus, les *Mainty* sont arrivés plus tardivement : ces familles se sont installées sur l'espace resté disponible dont les habitants du quartier ne voulaient pas. Les habitants interrogés, *ambany*, se sont empressés de le préciser lors de l'enquête, voulant à tout prix se démarquer de leurs voisins qu'ils jugent embarrassants.

D'une manière générale, dans chaque quartier à dominante *andriana* ou *hova* se trouve ainsi un lieu déterminé dans lequel vivent des ménages *mainty*, lieu circonscrit géographiquement, connu de tous et stigmatisé. La métaphore de la verrue, pour caractériser la manière dont ces îlots sont perçus par la population majoritaire, ne semble pas exagérée. C'est la précision de tels critères de localisation et d'identification des familles *mainty* dans un quartier qui fait dire à un Tananarivien aisé, *hova* :

« Ici, dans ce quartier, c'est comme partout, c'est ségrégé. Tout le monde sait où les Andevo habitent. »

On a donc proposé ce concept de ségrégation pour appréhender la répartition des castes au sein de l'espace urbain, que ce soit à l'échelle de la ville tout entière ou plus encore à celle de chaque quartier. Il s'agit bien sûr d'une forme de ségrégation non juridique : rien n'interdit l'accès de certains espaces à quelque groupe que ce soit. Cependant, il existe une territorialisation de fait très précise de chaque groupe, et qui contribue puissamment à renforcer le processus d'exclusion sociale.

L'itinéraire résidentiel intra-urbain de certains individus illustre cette hiérarchie des quartiers, de telle sorte que certains parcours géographiques au cours d'une vie sont transparents pour les Tananariviens. C'est le cas d'une femme de 89 ans, dont l'itinéraire en ville peut s'interpréter en termes de rétrogradation sociale : la déchéance sociale de cette femme se traduit géographiquement. De famille *hova*, elle a habité à Ankadifotsy dans sa jeunesse, puis a suivi son mari à Ambohimanarina, un quartier où résident beaucoup de *Mainty*. Elle a en effet épousé un *Mainty*, contre l'avis de sa famille qui l'a par la suite rejetée. En proie à des difficultés financières à la mort de son mari, elle a ensuite dû à nouveau déménager à Soavimasandro, un quartier périphérique où elle vit depuis 1966, dans le quartier où se concentrent les *Mainty*, lesquels sont en butte au mépris de la majorité *fotsy*. Dans un quartier périphérique peu dense comme Soavimasandro, la cohabitation entre castes est donc difficile et pose des problèmes quotidiens. Deux mondes vivent au même endroit, mais s'ignorent.

3- La difficile cohabitation de deux citadinités

L'espace public ségrégé de facto : l'exemple des lieux de culte chrétiens

On l'a vu, la cohabitation résidentielle des castes au sein des quartiers suscite tensions et manifestations de rejet, qui fonctionnent majoritairement dans le sens d'une stigmatisation et d'une ostracisation des *Mainty*. Ces tensions s'expriment également à travers les pratiques religieuses, et plus encore s'incarnent dans la fréquentation ségrégée des lieux de culte.

Depuis le XIX^e siècle, une dichotomie s'est installée entre Eglise catholique et Eglises protestantes. En effet, les missionnaires protestants sont arrivés les premiers à Tananarive et ont commencé l'évangélisation de la population urbaine, convertissant logiquement les élites en premier lieu. Leur action s'est particulièrement développée en ville haute, comme en témoigne le nombre très important d'édifices culturels. Les catholiques, arrivés avec quelques décennies plus tard, se sont alors concentrés sur le reste de la population, non encore convertie : c'est ainsi que s'explique leur plus forte implantation au sein des *Mainty*. De ce fait, les Tananariviens ont toujours tendance à assimiler le protestantisme à la religion des élites *fotsy*, et le catholicisme à celle des descendants d'esclaves et des « petits », bien que cette perception soit très réductrice et ne corresponde qu'imparfaitement à la réalité¹⁴. Cette différence se traduit sur le plan géographique : les Eglises protestantes recrutent par lignée familiale, ce qui signifie que leurs fidèles ne résident pas nécessairement à proximité du temple. On y est rattaché par le fait que c'est le temple des ancêtres. A l'inverse, l'Eglise catholique a fonctionné selon un quadrillage de l'espace urbain, fondé sur le recrutement local des paroissiens, car cette notion exclusive de temple des ancêtres était absente.

Or, le fait de fréquenter tel ou tel temple n'est absolument pas neutre en termes d'appartenance statutaire : la mention de son temple ou de son église peut suffire à identifier une personne comme *Andriana*, comme *Hova* ou comme *Mainty*. C'est ainsi que, sur la ville haute, un certain nombre de temples sont fréquentés presque exclusivement par quelques grandes familles *andriana*. Ces temples sont interdits de fait aux *Mainty* qui résident pourtant à proximité, dans les îlots résidentiels identifiés *supra*. C'est ainsi que les habitants *mainty* d'Ambohipotsy, à l'extrémité sud de la ville haute doivent se rendre au culte au pied de la colline, à Tsimbazaza. A l'inverse, certains lieux de culte sont explicitement connus dans toute la ville pour être fréquentés uniquement par des *Mainty*. C'est naturellement le cas de temples situés dans des quartiers à majorité *mainty*, en ville basse. Mais sur la ville haute, on trouve également des églises *mainty*, ce qui traduit bien la ségrégation dans cet espace : les uns et les autres ne fréquentent pas les mêmes lieux de culte. Les *Mainty* fréquentent ainsi préférentiellement l'église catholique, ou encore le temple d'Ankaditapaka, célèbre dans toute la ville pour accueillir les *Mainty* du flanc oriental au sud du Rova. Un homme, issu d'une très prestigieuse famille *hova*, livre sans ambages sa perception du temple :

« Le temple d'Ankaditapaka, c'est dégueulasse, c'est pas possible, c'est très sale, on se croirait en pleine brousse, j'y mettrai jamais les pieds, c'est pas croyable ! »

Difficile d'exprimer plus clairement le rejet des *Mainty* dont font preuve nombre de *Fotsy* !

Des pratiques différenciées de la ville : citadinité fotsy dominante et contre-citadinité mainty ?

Le groupe *fotsy* se caractérise par un mode de vie relativement homogène et par des pratiques de la ville assez similaires. Evoquons ainsi la recherche frénétique de l'élégance, notamment chez les familles *fotsy* désargentées qui ont subi de plein fouet la crise économique depuis les années 70 et ont depuis développé un sentiment aigu de frustration, ce qui se traduit par une volonté de dissimuler à tout prix sa déchéance économique. Dans le même ordre d'idées, les dynasties *fotsy* habitent pour un certain nombre d'entre elles de grandes demeures patriciennes construites au XIX^e siècle, transmises de génération en génération en tant que « maison des ancêtres », qui font leur fierté, mais qu'ils n'ont plus les moyens d'entretenir et qui donc menacent souvent ruine.

¹⁴ 66 % des *Andriana* seraient protestants et 60 % des *Mainty* catholiques.

Andriana et *Hova* y ont développé une manière spécifique de vivre l'espace domestique. Ces antiques demeures, dans lesquelles on ne pénètre que si l'on est introduit, au décor ancien et austère, garnies de portraits d'ancêtres illustres et de meubles de style européen, incarnent ainsi à la fois un art de vivre et la nostalgie d'un passé révolu que l'on s'efforce par tous les moyens de maintenir vivant. Dans ces intérieurs bourgeois, s'est élaboré depuis le XIX^e siècle un corpus de « bonnes manières », à la très nette tonalité victorienne, témoin d'une très forte influence britannique. On parle bas, voire on chuchote, on n'élève pas la voix même pour exprimer la colère, chacun se comporte de manière discrète pour déranger le moins possible les autres ; les enfants doivent jouer le plus silencieusement possible, ils ne sont en général guère autorisés à parler à table.

Ainsi, les vieilles dynasties tananariviennes *fotsy* ont développé depuis le XIX^e siècle un ensemble de pratiques, de manières d'habiter et de vivre en ville qui ont contribué à construire l'image d'une société dotée d'une forte urbanité, à la fois profondément occidentalisée et christianisée, et attachée à ses traditions ancestrales. Il existe bien une citadinité *fotsy* spécifique.

Cette citadinité est en fait fondée sur une conception exclusive de la société. De par son influence culturelle dominante, le groupe *fotsy* a en effet tendance, tout à fait inconsciemment d'ailleurs pour la plupart de ses membres, à se considérer comme seul dépositaire de l'identité tananarivienne, le reste de la population en étant *de facto* exclu, par « déni de citadinité », pourrait-on dire : les *Mainty* ne sont pas considérés comme faisant partie intégrante de la cité, de son fonctionnement, de son identité. Comment ce groupe stigmatisé voit-il alors sa participation à la vie citadine, pourtant indéniable ? Que signifie être Tananarivien quand on est *Mainty* ?

Pour différentes raisons (tradition culturelle en réaction à un accès limité à l'éducation notamment), les *Mainty* ont tout d'abord développé une culture du corps, un « culte de la force physique »¹⁵, qui s'incarne dans la pratique du sport et qui souvent est liée à la violence physique. Le sport emblématique des *Mainty* à Tananarive est le rugby. Chaque quartier populaire possède son club, des matchs sont organisés très fréquemment. Ce rugby tananarivien est particulièrement violent et peut être dangereux, aussi bien pour ses pratiquants que pour les supporters. D'aucuns y voient la traduction d'une place prépondérante accordée à la violence dans les rapports sociaux, celle-ci jouant un rôle cathartique classique. La boxe est d'ailleurs un autre sport très prisé des *Mainty*. Les deux sports s'opposent à la pratique du *kung fu* par les jeunes *fotsy*.

La violence s'exprime également à travers le phénomène des bandes de jeunes, qui s'organisent par quartiers, sur lesquels elles exercent un contrôle territorial strict. Ces bandes agrègent des jeunes souvent désœuvrés, issus des bas quartiers populaires. Les points communs aux membres de ces bandes sont, entre autres, la pratique de la petite délinquance, la maîtrise d'un langage commun, la consommation de *rongony* (le chanvre malgache), extrêmement banalisée à Tananarive, en particulier dans les quartiers d'Isotry et d'Antohomadinika, régulièrement montrés du doigt par la presse à ce sujet. A propos du langage, on a déjà évoqué ce parler des couches populaires, décrié par les élites ; il semble bien qu'on puisse évoquer l'existence d'un langage *mainty*, souvent hermétique aux non-initiés, qui fonctionnerait comme un critère d'identification de ces bandes : les chercheurs parlent d'une forme de *cockney*.

¹⁵ Voir RANDRIAMARO J.-R., 1997, « L'émergence politique des *Mainty* et *Andevo* au XX^e siècle », *L'Esclavage à Madagascar. Aspects historiques et résurgences contemporaines*, Actes du colloque international sur l'esclavage, Antananarivo, p. 362 *sqq.*

Autre domaine traditionnellement attribué aux *Mainty*, les *hira gasy*, ces musiques, chants et danses merina qui accompagnent les fêtes traditionnelles comme les *famadihana*¹⁶. Ces artistes de *hira gasy* sont regroupés en troupes itinérantes, qui ont toutes pour point d'attache des quartiers de plaine de l'ouest, au cœur de la ceinture *mainty* qui fait frémir la bourgeoisie *fotsy*. C'est alors l'aspect pittoresque de ces troupes qui est valorisé dans la perception tananarivienne, au détriment de la question de l'appartenance statutaire des artistes en question : si l'on ne stigmatise pas les *mpihira gasy* (les artistes de *hira gasy*), c'est parce qu'ils incarnent en fait une tradition à laquelle tous les Tananariviens sans exception sont attachés ; le lien avec le passé merina transcende ici la question des castes. De surcroît, ces troupes sont indispensables aux grandes familles *fotsy* pour animer les cérémonies comme le *famadihana*. Dans ce domaine, les descendants d'esclaves sont donc considérés comme intégrés dans une hiérarchie sociale, au bas de celle-ci, mais non exclus : les traditions populaires constituent ainsi sans doute la seule forme sociale où un rapport d'intégration hiérarchique s'impose face à un rapport d'exclusion entre *Fotsy* et *Mainty*.

Les pratiques musicales des jeunes révèlent également l'existence d'éléments spécifiques aux populations *mainty*. Ainsi, en réaction aux chants évangéliques des élites *fotsy*, les jeunes *mainty* se sont intéressés depuis quelques années à la forme contestataire de musique que constitue le rap. Il existe des créations actives de musique rap dans les quartiers populaires, qui connaissent ensuite une diffusion au-delà de ce champ, pour intéresser l'ensemble des jeunes Tananariviens, y compris les *Fotsy*, friands de nouveautés musicales.

Néanmoins, en dépit de points de rencontre ponctuels, les pratiques musicales demeurent largement des marqueurs d'une appartenance à tel ou tel groupe statutaire. La musique à Tananarive sépare, bien plus qu'elle ne rassemble.

Le discours dominant, construit par les *Fotsy*, prête aux *Mainty* l'habitude de dépenser sans compter, en particulier à l'occasion des fêtes (*famadihana*, circoncision...). Durant ces fêtes, les participants dansent des heures durant, chantent, consomment beaucoup de viande, la plus grasse possible, et boivent en quantités importantes. Dans ce goût pour la fête et l'excès, on peut voir une volonté de rivaliser avec les cérémonies *fotsy*, dans une quête du prestige social. Au cours des enquêtes, des personnes ont expliqué que toutes leurs économies étaient destinées à ces fêtes, en dépit de leur situation financière particulièrement précaire. Durant les mois d'hiver, il est habituel de rencontrer des cortèges bigarrés sillonnant les routes, chantant et dansant, avant une circoncision ou un *famadihana* : ces pratiques très visibles sont l'apanage des *Mainty*, les *Fotsy* ayant renoncé à cette publicité jugée vulgaire. C'est donc uniquement dans les quartiers à majorité *mainty* qu'on rencontre ces cortèges. Là encore, il s'agit de marqueurs identitaires inscrit dans l'espace urbain.

La forme de religion populaire que constituent les cultes traditionnels est très vivace à Tananarive, en dépit d'une apparence de forte imprégnation chrétienne. Ces cultes ancestraux sont en effet méprisés et stigmatisés par les Eglises officielles, qui se sont efforcées depuis leur implantation au XIX^e siècle de les circonscrire, voire de les éradiquer. Ces rites sont en effet considérés comme « impurs », en particulier du fait qu'ils attirent préférentiellement des *Mainty*¹⁷ : ces cultes sont un « mode d'expression des dominés », aussi bien sur le plan social (personnes pauvres) que culturel (ces cultes passent par l'oral). Les cultes séduisent donc particulièrement les *Mainty*, qui trouvent là une forme d'expression de groupe et une manière d'acquérir une identité sociale. De surcroît, dans le contexte de crise économique et politique, ces pratiques connaissent un succès croissant depuis une vingtaine d'années. C'est notamment

¹⁶ Cérémonie communément traduite par « retournement des morts ». Il s'agit en fait d'une exhumation des corps et d'un changement de linceuls. L'opération s'accompagne d'une grande fête à laquelle est conviée toute la famille ainsi que le voisinage, qui peut rassembler jusqu'à plusieurs centaines de personnes.

¹⁷ Voir RAKOTOMALALA M., BLANCHY S. et RAISON-JOURDE F., 2000, *Madagascar - Les ancêtres au quotidien. Usages sociaux du religieux sur les hautes terres malgaches*, L'Harmattan Paris, 529 p.

la circoncision traditionnelle qui se maintient chez les *Mainty*, alors que les autres Tananariviens ont presque tous abandonné cette manière de faire pour pratiquer la circoncision moderne. La circoncision traditionnelle nécessite d'aller chercher de l'eau à une source sacrée et d'avoir recours à un guérisseur qui se charge de l'opération. Dans les autres milieux sociaux, les parents préfèrent faire appel au médecin ou aller à l'hôpital, pour des raisons de sécurité pour l'enfant. L'eau sacrée se prélève dans divers endroits, comme à Mandroseza, en périphérie de la ville, ou bien dans un puits situé à Ambohipotsy, le quartier le plus mal considéré de la ville haute, à l'extrémité sud de la colline ; ces lieux sont toujours très discrets, invisibles au non-initié, nichés dans des creux de la topographie.

La vie en ville des Tananariviens d'origine *mainty* présente donc certains caractères spécifiques, qui fonctionnent comme autant de critères d'identification et comme une réaction face au groupe dominant *fotsy*. En cela, il est tout à fait possible de parler de l'existence d'une citadinité *mainty*, pas radicalement différente de celle des autres groupes statutaires, mais présentant certaines particularités, comme la pratique du rugby, marqueur social très fort à Tananarive. Toutefois, il s'agit d'une intégration à la ville qui est mal vécue par les personnes concernées. Etre *Mainty* est souvent perçu comme une honte, comme un stigmate, dont certains essaient significativement de se débarrasser en se faisant décrêper les cheveux et éclaircir la peau, ou bien en adoptant les codes de la société *fotsy*, comme le langage et l'accent, certains loisirs, ou encore en tentant de percer par les études supérieures. Ce mode de vie des *Mainty* est méconnu, en raison de la quasi-absence de travaux sur le sujet : jamais la question n'est abordée frontalement, elle passe systématiquement par une approche de la pauvreté, qui ne recoupe qu'imparfaitement cette catégorie. On espère avoir montré que cette catégorie stigmatisée est pleinement citadine, contrairement à ce que le regard porté sur elle par les *Fotsy* laisse entendre : loin d'être étrangère à la ville et à ses codes, elle en constitue au contraire un versant méconnu, mais qui relève de plein droit de la citadinité.

« *Il n'y a pas d'espace, dans une société hiérarchisée, qui ne soit pas hiérarchisé* » : ce propos de P. Bourdieu¹⁸ s'avère particulièrement stimulant pour notre propos. On a vu que la société tananarivienne fonctionnait selon un système très sophistiqué d'identification, fondé sur des critères d'apparence physique, de localisation géographique et dans une moindre mesure de niveau social et d'activité professionnelle. On met donc en évidence une société tananarivienne extrêmement cloisonnée, structurée et hiérarchisée, dans laquelle la hiérarchie spatiale répond à une hiérarchie sociale extraordinairement élaborée.

Cette structuration ancienne, qui perdure en dépit de la modernisation économique et sociale, détermine l'identité citadine. Il existe en effet deux grands groupes statutaires, aux contours flous, qui n'ont pas le même rapport à la ville, qui n'éprouvent pas de la même manière le fait d'être citadin. En ce sens, il est possible de déceler la coexistence de deux citadinités tananariviennes, de deux manières de vivre la ville, selon que l'on est *Andriana* ou *Hova*, ce qui assure une position économique souvent relativement favorable, et en tout cas l'appui d'un réseau qui assure de ne pas être isolé dans n'importe quel domaine de l'existence, ou bien selon qu'on est *Mainty*, ce qui constitue un stigmate pénalisant pour l'intégration sociale. Ces divisions statutaires s'inscrivent avec netteté dans l'espace, si bien qu'elles constituent le facteur majeur d'organisation de la ville, aussi bien en ce qui concerne l'opposition ville haute/ville basse, qu'à l'intérieur même des quartiers urbains. Les castes font l'objet d'une territorialisation rigoureuse, si bien qu'on peut parler de ségrégation pour caractériser cette répartition spatiale.

¹⁸ *La misère du monde*, 1993, Le Seuil, p. 160.

Longtemps, ces divisions internes à la société ont été passées sous silence, minimisées, voire niées. Or, depuis quelques années, on assiste à une résurgence de ces questions identitaires particulièrement sensibles, notamment aux deux extrémités de la hiérarchie statutaire, chez les *Andriana* et chez les *Mainty*, avec l'expression d'une certaine radicalisation des positions. Les tensions identitaires se font plus fortes et contribuent à fragiliser la citoyenneté tananarivienne. On est bien ici au cœur de la géographie sociale.

BIBLIOGRAPHIE :

- ALTHABE G., 1980, « Les luttes sociales à Tananarive en 1972 », *Cahiers d'études africaines*, vol. XX, 4^{ème} cahier, p. 407-447
- DOMENICHINI J.-P., 1988, « La notion d'andrianité et les *andriana* dans l'histoire de Madagascar », *La lettre mensuelle de Jureco*, n° 20-21, août-septembre, p. 36-43
- DUMONT D., 1998, *Rapports interethniques et construction nationale à Madagascar (XIX^e-XX^e siècles)*, communication à la Table ronde des 4 et 5 décembre 1998, laboratoire SEDET, Université Paris VII, publiée sur le site Internet <http://www.cartan.u-strasbg.fr/dumont>
- EVERS S., 1996, « La stigmatisation des descendants d'esclaves », dans *A Madagascar, les Eglises face à l'esclavage*, Institut supérieur de philosophie et de théologie de Madagascar, collection ISTA n° 6, Ambatoroka, Antananarivo, p. 57-94
- FOURNET-GUERIN, 2002, *Vivre à Tananarive, Crises, déstabilisations et recompositions d'une citoyenneté originale*, thèse de géographie, Université Paris IV-Sorbonne, 622 p. A paraître aux éditions Karthala, 2005
- GUERIN C., 1998, « Antananarivo, espace urbain, espace culturel. L'empreinte de la culture malgache sur les pratiques et les représentations du milieu urbain », *Géographie et Cultures*, n° 35, L'Harmattan, Paris, p. 91-109
- NATIVEL D., 1997, *Maisons royales, demeures des grands. L'inscription de la réussite sociale dans l'espace urbain de Tananarive au XIX^e siècle*, Thèse de Doctorat, Université de Paris VII- Denis Diderot, 495 p. + 132 p. (ann.)
- RABEARIMANANA L., 1988, « Tananarive après 1945 : développement des quartiers populaires et lutte contre la colonisation », *Processus d'urbanisation en Afrique*, L'Harmattan, Paris, p. 47-58
- RAISON-JOURDE F. (éd.), 1983, *Les souverains de Madagascar : l'histoire royale et ses résurgences contemporaines*, Karthala, Paris, 477 p.
- RAISON-JOURDE F., 1991, *Bible et pouvoir à Madagascar au XIX^e siècle. Invention d'une identité chrétienne et construction de l'Etat*, Karthala, Paris, 834 p.
- RAJAONAH F. V., 1996-97, *Elites et notables malgaches à Antananarivo dans la première moitié du XX^e siècle*, Thèse d'Etat, Université Lumière-Lyon 2, 4 tomes, 1082 p.
- RAJAOSON F., 1996, « Séquelles et résurgences de l'esclavage en Imerina », *Fanandevozana ou esclavage, colloque international sur l'esclavage à Madagascar*, Musée d'Art et d'Archéologie, Institut de civilisation de l'Université d'Antananarivo-Madagascar, p. 489-497
- RAKOTOMALALA M., BLANCHY S. et RAISON-JOURDE F., 2000, *Madagascar - Les ancêtres au quotidien. Usages sociaux du religieux sur les hautes terres malgaches*, L'Harmattan, Paris, 529 p.
- RAMAMONJISOA Jeannine, 1984, « Blancs et Noirs : les dimensions de l'inégalité sociale. Documents socio-linguistiques », *Cahiers des Sciences Sociales*, filière sociologie, Université de Madagascar, n° 1, p. 39-75

- RAMANANTSOA RAMARCEL B., 1997, « Mainty = Andevo, un amalgame statutaire de l'Imerina », *L'Esclavage à Madagascar. Aspects historiques et résurgences contemporaines*, Actes du colloque international sur l'esclavage, Antananarivo, p. 147-159
- RAMIARISON C., 1995, *Urbanisation et mutations foncières dans le nord-est d'Antananarivo*, Thèse de doctorat de géographie, Université Paris X-Nanterre, Paris, 327 p.
- RANDRIAMARO J.-R., 1997, *PADESM et luttes politiques à Madagascar*, Karthala, Paris, 451 p.
- RANDRIAMARO J.-R., 1997, « L'émergence politique des *Mainty* et *Andevo* au xx^e siècle », *L'Esclavage à Madagascar. Aspects historiques et résurgences contemporaines*, Actes du colloque international sur l'esclavage, Antananarivo, p. 357-377
- RAZANADRAKOTO L., 2000, *Les quartiers urbains à Madagascar : l'apparence et le quotidien. Contribution à l'interprétation de l'activité sociale*, Thèse de doctorat d'Etat, Université d'Antananarivo, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, 2 vol., 634 p. + ann.
- ROUBAUD F., 2000, *Identités et transition démocratique : l'exception malgache ?*, L'Harmattan-Tsipika, Paris et Antananarivo, 254 p.
- SAMBO C., 2001, *Langages non conventionnels à Madagascar. Argot de jeunes et proverbes gaillards*, Inalco-Karthala, Paris, 388 p.